Document généré le 19 avr. 2024 22:52

Québec français

Entretien avec Gilles Vigneault

Cécile Dubé, James Rousselle et Christian Vandendorpe

Numéro 37, mars 1980

URI : https://id.erudit.org/iderudit/51604ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Dubé, C., Rousselle, J. & Vandendorpe, C. (1980). Entretien avec Gilles Vigneault. *Québec français*, (37), 37–39.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1980

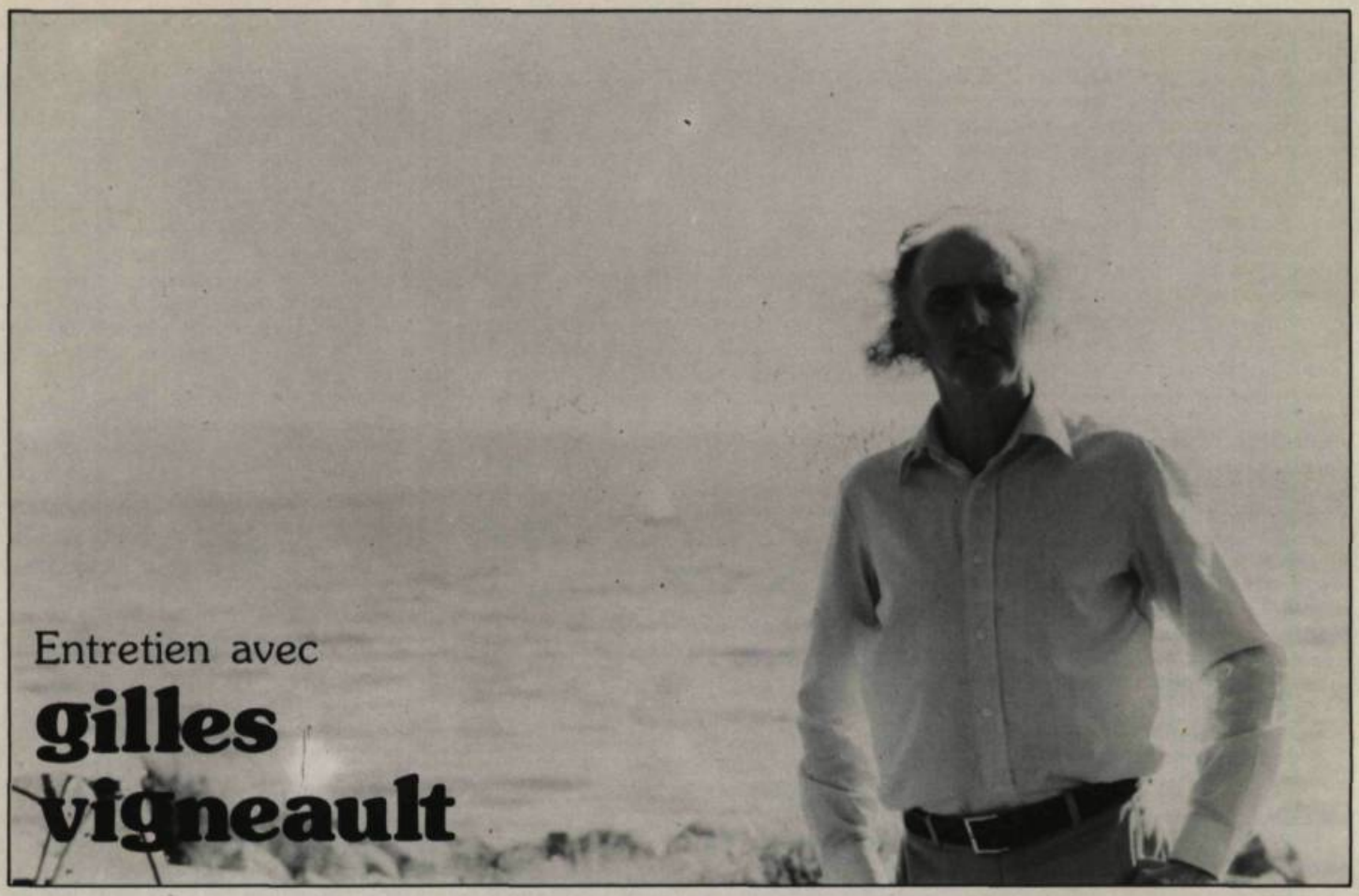
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



Entretien avec

gilles vigneault

• Si l'on parlait du professeur qu'a été Gilles Vigneault : quels sont les écrivains dont vous avez aimé parler en classe ?

— Ah ! Je crois que c'était Verlaine. En toute honnêteté, c'était Verlaine et, tout de suite après, Saint-Exupéry, en vers et en prose. Puis, j'ai été beaucoup impressionné par Musset que je « méprisaillais » un petit peu, si vous voyez ce que je veux dire. Eh bien, j'ai découvert, en soixante heures de cours, que j'avais négligé à tort un poète aussi sensible, aussi humain, aussi adroit, aussi astucieux, aussi farfelu que Musset. C'est quelqu'un qui a aussi écrit beaucoup de chansons.

• Au fond, les auteurs que vous présentiez, c'était des sentiers vers la création, vers l'écriture ?

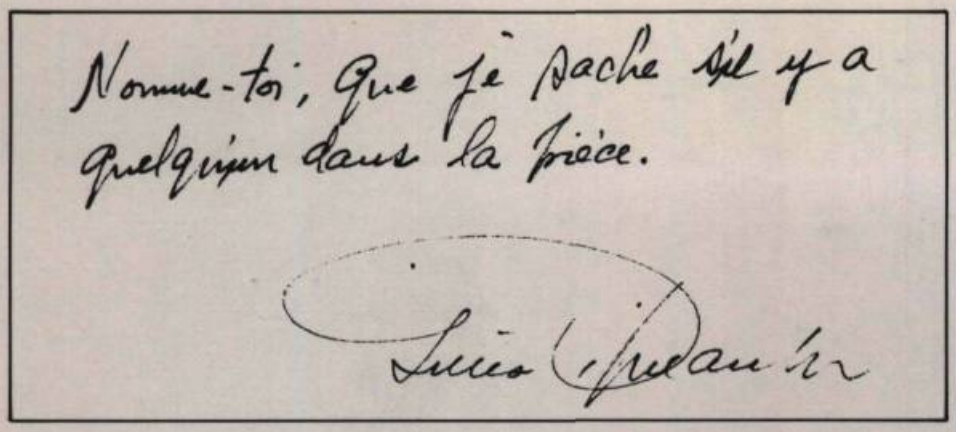
— Oui ! J'arrivais souvent en classe avec un oiseau mort que j'avais trouvé sur le chemin ou un caillou, qui est un oiseau mort mais on ne le sait pas, ou un bout d'équerre ou je ne sais quoi et on commençait là-dessus et on aboutissait dans un sonnet de Baudelaire. Pour montrer aux étudiants comme c'était facile et comme c'était difficile d'écrire un sonnet, je leur en écrivais un au tableau, sur le sujet qu'ils souhaitaient. Ah ! Ils trouvaient ça brillant, virtuose et tout, et après cela, je leur expliquais à quel point c'était mauvais ce que j'avais écrit ; puis, on le défaisait complètement et on en écrivait un de Baudelaire et on expliquait à quel point c'était bon et pourquoi. On regardait les différences, on écrivait sur les rimes correspondantes un sonnet ou un texte sur les mêmes rimes, sur la même métrique. Ça faisait beaucoup réfléchir les étudiants sur la difficulté d'écrire et sur le souci, inhérent à l'écrivain, de l'excellence, la tentation la plus belle.

• Et vos premiers rapports avec les mots, avec la poésie, vous vous en souvenez ?

— Vers l'âge de huit ou neuf ans, je chantais des chansons que j'apprenais par cœur très vite parce que j'avais beaucoup de mémoire. C'étaient des chansons qui nous arrivaient de France et que j'écoutais à la radio. Des fois, c'était chanté par des gens d'ici, mais très rarement. Et j'apprenais ces chansons-là par cœur et les paroles ne me satisfaisaient pas toujours. Alors, les premières chansons que j'ai écrites, c'était sur les musiques des autres et pour remplacer les paroles qui ne me convenaient pas dans les chansons que j'apprenais par cœur. Il y a des gens qui me disaient : « Ah ! mais c'est pas les vraies paroles ! » Et je répondais : « Non, non, je les ai changées. » C'était très effronté, très prétentieux, mais c'était ainsi !

• Dans votre famille, est-ce qu'on racontait beaucoup d'histoires ?

— Oui, mais pas vraiment des contes. Pas des contes de folklore comme Monsieur Lacourcière en racontait en classe. Les contes qui se racontaient, c'étaient des faits vécus et c'étaient souvent les mêmes. On sait comme les enfants adorent se faire raconter des histoires et plus d'une fois la même, très très volontiers. Alors, mon père racontait très volontiers à la petite heure, à cette heure de la journée où l'on pouvait jaser avant d'allumer les lampes. Avec une pipée de tabac, il pouvait vous tenir une heure et racontait des faits qu'il avait vécus. C'est l'auteur qui m'a le plus influencé de ma vie, d'abord en aidant ma mère à me mettre au monde, ensuite en me racontant des faits vécus, des choses qui étaient vraies et qui étaient tirées de sa vie même. Et il commençait ainsi : « Des tempêtes. Un soir. Une brise de vent d'ouest. Ah, ben, on a dit, i sortira pas, i sortira pas par ce temps-là. » Et là, on était tout autour et on disait « Qui ? — Le capitaine. — Quel capitaine ? — Le capitaine Untel. » Là, c'était parti. À la



télévision, ils ne réussissent jamais ça, parce que, tout le monde sait que devant la télévision on est passif, tandis que là on participait au conte. Et quand c'était engagé un peu, on ne pouvait plus l'interrompre. Il nous racontait des contes très longs, mais l'histoire était extraordinaire des fois. Elle avait des moments drôles, des moments tristes, parce qu'il y avait des noyades, des périls, des dangers. Il était devant nous et on croyait qu'il était mort, qu'il s'était noyé là, devant nous, qu'il allait disparaître dans la seconde suivante. C'était un conteur.

• Le conteur, le poète, le chansonnier semblent indissociables dans votre écriture. Pour vous, êtes-vous d'abord un conteur?

— Selon ce que les autres me voient, je suis plus un raconteur d'histoires que n'importe quoi d'autre, mais tout ça, ça tient de la même eau. Un pêcheur, par exemple, qui vous dirait qu'il est spécialisé dans la pêche au flétan, qu'il ne prend que du flétan, on dirait que c'est un menteur. Il va au large, et s'il attrape une morue et qu'il n'y a pas de flétan, le soir, il est bien content de manger de la morue. On espère! Autrement, il n'est pas intelligent, il n'est pas pêcheur. Et puis, des fois, il va attraper autre chose, de la rascasse, de la plie, du saumon, très rarement, hélas, du maquereau, du thon. Mais c'est toujours un pêcheur. Il va à la pêche, il revient avec du poisson. Il a une casquette, mais ce n'est pas obligatoire qu'il soit capitaine. L'hiver, il répare son bateau, ou il s'en fait un nouveau. Moi, je suis un artisan de l'écriture. Il arrive qu'un artisan ait des côtés, dans sa réalisation, qui peuvent être artistiques.

• Comment écrivez-vous vos contes? Pouvez-vous expliquer l'importance accordée aux faits vécus dans une œuvre comme *la Petite Heure* par exemple?

— C'est mon père qui m'a le mieux servi dans l'art de raconter. Il y a toujours un fait vécu dans mes textes. Des fois il est tout petit, tout mince; des fois il est gros comme un roman et je le raconte tout petit, tout mince. Mais c'est toujours à partir du vécu. De toute façon, même dans les œuvres de pure science-fiction et d'imagination pure, on part toujours du vécu.

• Pouvez-vous relater l'anecdote qui a donné naissance au conte « La Sirène »?

— Ah! Je ne vous le dirai pas. Si j'étais honnête et que je vous le dise, il faudrait nommer des gens. Il y a un gars qui s'est fait tuer pas loin de moi et j'ai imaginé tout un roman à partir d'une phrase que quelqu'un avait dite à son sujet, qu'il a laissé tomber avant de s'éloigner, quelqu'un que je n'ai pas réidentifié par la suite. Il avait dit: « Avec la femme qu'il avait, il était mieux mort! » J'avais rencontré la femme qu'il avait, une femme très belle, très aguichante pour tout le monde et... on ne peut pas en raconter davantage, parce qu'on en serait rendu à nommer les noms. C'était évident qu'il y avait là un drame, et que le drame était en rapport avec son inconduite personnelle à lui ou la conduite de sa femme, avec la vie du couple. Il y avait un drame là: j'en ai vu un gros, très gros. Puis j'ai écrit un roman en trois pages. J'aurais dû écrire le roman, car il y avait un beau roman à écrire, mais je l'ai écrit en trois pages parce que je n'avais pas le souffle, parce que je n'étais capable, probablement, que d'écrire un petit conte.

• Il y a un de vos poèmes intitulé « L'errante » où vous écrivez que la femme « sourit en silence ». Vous ne la trouvez pas un peu trop silencieuse, la femme dans votre œuvre, à côté des Jack Monoloy, des Caillou Lapierre et des dizaines d'autres qui sont de vaillants capitaines ou des gens de causerie?

— Écoutez! J'ai lancé en l'air quelques grosses images stéréotypantes et tout le monde n'y a vu que l'affiche et le phosphorescent du néon. J'ai parlé constamment de la femme dans mes chansons, dans mes contes et dans mes poèmes. J'en ai écrit d'abord au moins les trois quarts pour une femme. Pas toujours la même, vous me direz, mais pour une femme. On est porté quand même à commencer par ce qu'on a l'impression de connaître le mieux. Et on est très porté à raconter vers où on va et très discret sur d'où on vient. Et vous ne voudriez pas que j'écrive comme une femme, faites-moi cette grâce! Ça ne veut pas dire que les femmes écrivent mal, mais qu'elles écrivent autrement. Vous avez le temps pour vous et nous n'avons rien, ni le temps, ni l'espace, dont nous sommes, pour ce dernier du moins, à la conquête perpétuelle. Laissez-nous l'écriture, laissez-nous notre écriture et ne nous imposez pas la vôtre! Mettez-vous à l'ouvrage, et racontez le vaillant capitaine si vous voulez, mais racontez, vous, la vaillance des femmes: c'est votre ouvrage. (...) Je ne vais pas commencer à changer mon écriture, à écrire des personnages féminins, maintenant que ça va prendre. Je ne procède pas comme ça. Je procède de l'intérieur et mon intérieur est un intérieur de mâle, excusez-le! S'il y a des femmes dans mes textes, tant mieux! Parce qu'il y en a beaucoup. Et on ne les a pas vues parce qu'elles ont été souvent dans l'ombre de gros personnages dans l'affiche, mais elles étaient souvent, presque toujours, la motivation de toute l'action de l'homme. Le motif, je trouve ça important, je trouve ça intéressant, je vais même jusqu'à trouver cela intelligent.

• Vous avez des lecteurs, comme vous avez des spectateurs qui vous applaudissent un peu partout. Mais vos lecteurs, est-ce que vous les imaginez parfois?

— Pas du tout! J'en suis incapable. Je ne sais pas ce que pensent les gens de ce que j'ai écrit. La critique, c'est une personne qui envoie de gros éclairs de subjectivité, puis ça fait du bien d'avoir la réaction d'un lecteur. Mais, tous les écrivains, tous les créateurs vous diront qu'ils créent pour une ou deux personnes, peut-être quatre ou cinq à la fois, pour quelques amis qui disent: « Ah! Ah! là, tu l'as eu! C'est ça! Ah, ça c'est ton meilleur! Tu n'aurais fait que cela et tu pourrais t'en aller demain. » Tout le monde en est là. On n'écrit que pour très peu de gens.

• Vos poèmes, tout comme vos chansons, sont souvent de longues lettres d'amour ou des lettres de revendication politique. Il y a constamment un TU qui interpelle l'autre.

— Oui, mais ce n'est pas par manque de respect. C'est l'intention de faire que l'autre soit là de façon instantanée, immédiate et sûre. Je n'aime pas le mot, mais c'est spectaculaire, c'est presque de la technique de scène « Tu es là, donc je te parle, tu es là, donc je suis. »

• C'est une volonté de parler au monde...

— C'est l'intention d'exister, d'être immortel. Identifier l'autre, c'est se mettre soi-même en état d'être et cela suffit pour écrire, pour avoir envie de faire l'amour à celui ou à celle qui est en face. Tout ce qu'on fait, on le fait pour cela. C'est la tentative, non seulement d'être, mais d'être immortel ou mieux, éternel. Et si on était éternel, c'est sûr qu'avec un peu de talent, on ne s'en contenterait point: on voudrait être Dieu!

• Et aussi que tous les autres le soient?

— Oui! Parce que la tentative première, c'est de devenir tous les autres. C'est cela la tentation d'être Dieu. Pourquoi est-ce qu'on nomme les gens? Pour les avaler, les boire, les faire être soi, les posséder, mais moins les posséder que les faire devenir soi, les transformer. L'intention de refaire le monde tous les jours, c'est ça la volonté.

• Donc, vous êtes conscient de cette volonté démiurgique, de cette ambition mystique de transformer les autres?

— Oui. On n'écrit que pour cela. On dit «Je chante pour ne pas mourir», on pourrait dire «J'écris, je vis, je suis, je parle pour ne pas mourir.»

• Ces gens à qui vous vous adressez, ce sont les Québécois?

— C'est le monde. C'est l'homme. On ne va pas se limiter quand même. Bien sûr, avant de se croire universel, il faudrait se situer quelque part, parce qu'on pourrait se réveiller en étant nulle part et sans être universel pour autant.

• Est-ce que vous croyez avoir une parenté quelconque avec la démarche d'Antonine Maillet, au niveau de l'écriture comme telle?

— La parenté n'est peut-être pas au niveau de l'écriture, mais plutôt au niveau des racines, du projet. Nous sommes là pour nous nommer, et tant qu'on n'est pas nommé, il y a un manque, il y a un défaut qu'on essaie de combler. Mais aussi, il n'y a pas un moment où l'on sera nommé. Vous savez, les Français continuent d'écrire et les Chinois aussi. On est toujours en train de se nommer.

• Comment voyez-vous le Québécois aujourd'hui?

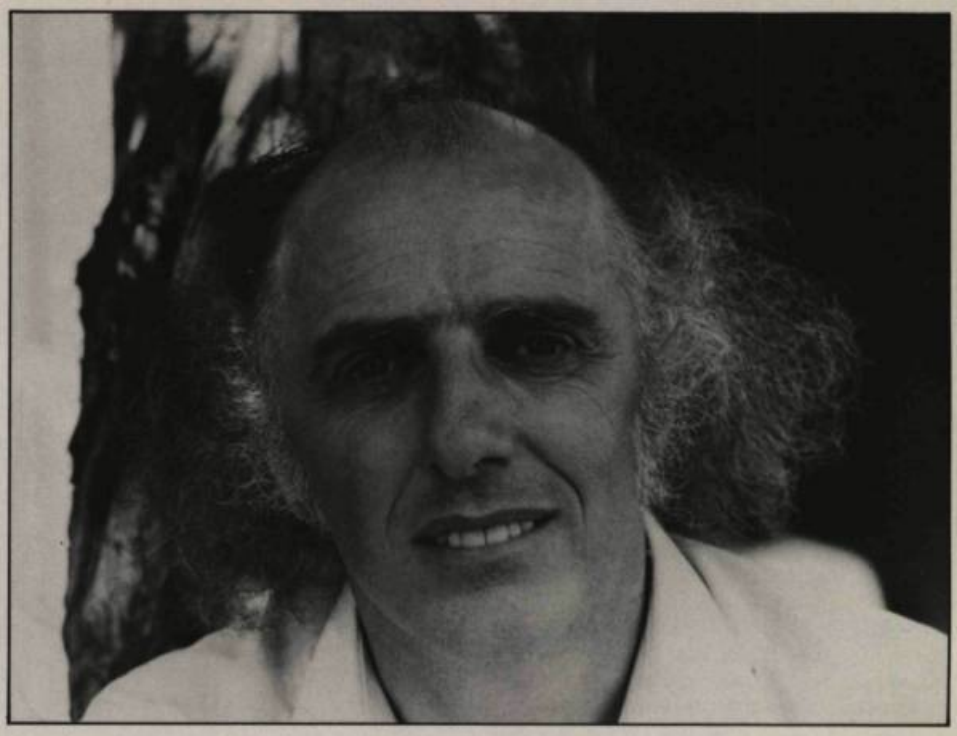
— Je voudrais bien qu'il se voie, c'est tout. Et je crains qu'il ne se voie pas.

• Qu'est-ce qui l'empêche de se voir?

— Lui-même. La peur.

• Le pays a été nommé, chanté. Que représente pour vous actuellement ce pays? Avez-vous l'impression d'avoir joué un rôle dans cette prise de conscience collective?

— Vous savez, on doit être conscient de jouer un rôle quand on en joue un. On ne doit pas se prendre pour un personnage,



mais on doit assumer son rôle de son mieux et laisser aux autres le soin de juger si on l'a bien joué ou non. On ne peut pas être acteur et spectateur à la fois. On peut essayer, mais c'est casse-cou!

• Avez-vous l'impression que, parfois, on essaie de vous récupérer?

— Ce n'est pas une impression, c'est une certitude. Tout le monde nous récupère! À tel point que les partisans du NON prendront «Gens du pays» pour se fêter. Mais je suis entièrement d'accord. Cette chanson, c'est un moyen de changer un meuble dans la maison. Il y avait un petit meuble qui s'appelait «Happy birthday to you» et c'est le seul qu'on avait pour se fêter. À sa place, on a fait un meuble, une chaise, sur laquelle tout le monde peut s'asseoir. Ce qui est important, c'est qu'on se serve du meuble: il appartient à tout le monde.

• Vous avez contribué par vos poèmes à revaloriser toute une grappe de vieux mots français. Mais ces mots sont aussi liés à des réalités anciennes que vous avez chantées. Est-ce un bon moyen de créer une culture québécoise originale?

— D'abord, nous n'avons pas à créer une culture québécoise originale: elle est là! Il y a une culture québécoise. Il y a une manière d'être sur la planète qui est québécoise. Ça n'est peut-être pas la meilleure, ni la plus souhaitable pour le monde entier, peut-être même pas pour le Québécois. Mais elle est là. Sur le plan culturel, un Québécois ce n'est pas un Français. Voilà quelque chose qui tient du climat, des saisons différentes, de la terre, de la nature, des animaux environnants, du fleuve, de la façon dont le soleil se lève l'hiver et se couche l'après-midi de bonne heure, à Natashquan par exemple. Il y a une façon d'être québécoise qui est respectable et ça, c'est la culture.

• Mais, avec ces vieux mots, est-ce que vous ne ramenez pas tout un folklore?

— Non. Je ne veux pas faire du Québec une boutique d'antiquité, où l'Américain passe de temps en temps.

• Si la culture se définit aussi, et peut-être surtout, par son projet, comment voyez-vous l'après-référendum?

— Des gens, parfois, me demandent: «Si c'est *non* au référendum, qu'est-ce que vous allez faire?» Bien, je ne vais sûrement pas me suicider. D'autant que, sur le plan du métier, je reste dans la vie quotidienne, dans le réalisme. Le poète, c'est quelqu'un de très réaliste. S'il ne l'est pas, il n'est pas poète. Même, il doit être plus attaché à recevoir le réel pour être capable de l'émettre mieux ensuite. Qu'il y ait un OUI ou un NON au référendum, il va rester beaucoup à dire. Il va rester à dire, entre autres, aux Québécois, quoi faire avec ce OUI, s'ils ont dit OUI. Et ce n'est pas un petit problème. Et si c'est NON, il ne faudra pas s'attarder sur la misère du «Pourquoi vous avez dit non? Vous avez donc eu peur!» Non! «Vous n'avez pas dit oui assez fort.» Parce que le murmure ancestral qui vient du peuple va dire OUI.

Propos recueillis par
Cécile DUBÉ
James ROUSSELLE
Christian VANDENDORPE